

DOSSIER « 1940 »

Réalisé par
l'Association de Soutien à l'Armée Française

The logo for ASAF (Association de Soutien à l'Armée Française) features the acronym 'ASAF' in a large, bold, blue, sans-serif font. The letters are closely spaced and have a slight shadow effect, giving them a three-dimensional appearance as if they are floating above a white surface. The background of the logo is a light blue gradient with a subtle, wavy pattern.

ASSOCIATION DE SOUTIEN
À L'ARMÉE FRANÇAISE

Association de Soutien à l'Armée Française

Adresse : 18, rue Vézelay - 75008 Paris

Site internet : www.asafrance.fr

Courriels : secretariat@asafrance.fr / contact@asafrance.fr

Tel. 01.42.25.48.43

SOMMAIRE

ARTICLES (ASAF)	2
« Il est temps de réhabiliter le soldat de 1940 » par Patrice HUIBAN	2
« Les combats de mai-juin 1940 à la frontière, en Belgique, sur la ligne Maginot et dans les Alpes » par le colonel (er) Henri ORTHOLAN, Docteur en Histoire	4
VIDEOS (DICO)	6
Stonne et Montcornet, Les chars français dans la bataille	6
Narvik, La victoire oubliée.....	8
Dunkerque, sortir du piège	11

Il est temps de réhabiliter le soldat de 1940

Ce 8 mai 2010¹, nous célébrons le soixante-cinquième anniversaire de la victoire des Alliés sur l'Allemagne, victoire à laquelle participa la France. C'est donc l'occasion rituelle de mettre en avant la France qui s'est battue, la France du Vercors et de Bir-Hakeim, la France de de Gaulle, de Jean Moulin et de Leclerc, et plus récemment, l'armée d'Afrique.

Les héros oubliés

Pourtant, sur plus de 200 000 pertes militaires² pendant le conflit, près de 100 000 soldats morts au champ d'honneur sont systématiquement absents des hommages nationaux. Qui sont-ils ? Ce sont les hommes tombés en mai-juin 1940. Pourquoi n'en parle-t-on jamais dans les tribunes officielles ? Comment ont-ils pu démériter alors qu'ils ont donné leur vie ? En fait, ces héros oubliés sont les victimes d'un tabou : celui de cette campagne de France. Plus qu'une défaite militaire, cette période funeste de notre histoire est toujours vécue aujourd'hui par beaucoup comme un effondrement général du pays, un affaissement moral impardonnable. Tout un peuple aurait failli. Cette vision simpliste de cette tragédie, pourtant contredite par les historiens français et étrangers qui se penchent depuis peu sur cette campagne, pèse encore aujourd'hui sur notre cohésion nationale, sur notre confiance en nous. Juin 1940 serait le point de départ d'un déclin inexorable.

Rétablir la vérité 70 ans plus tard, il est temps de rétablir la vérité. Cette interprétation n'est ni plus ni moins qu'une victoire posthume de la propagande de Vichy. Pour le Maréchal, la défaite ne peut être celle des généraux et des stratèges qu'il a cautionnés. La défaite, plus que militaire, serait une défaite morale de tout un peuple, « *l'esprit de jouissance l'ayant emporté sur l'esprit de sacrifice* ». Ce serait donc le soldat-citoyen et ses représentants civils qui auraient failli et non les grands chefs étoilés. Voilà un bon point de départ pour justifier une « *Révolution nationale* ». Pourtant, l'esprit de sacrifice était toujours là. 100 000 morts en cinq semaines de campagne, c'est deux à trois fois plus que les pertes moyennes pendant une période équivalente de la Première Guerre mondiale. C'est également un taux de perte journalier largement supérieur à celui des Allemands sur le front de l'Est de juin à décembre 1941.

Mai-juin 1940, ce sont des régiments entiers sacrifiés dans les Ardennes puis sur la Somme. Mai-juin 1940, ce sont les villages de Stonne et de Rethel pris et repris près de vingt fois. Mai-juin 1940, c'est également l'armée des Alpes invaincue face aux Italiens épaulés par des unités allemandes.

Mai-juin 1940, c'est la plupart des ouvrages de la ligne *Maginot* qui résistent toujours à la date de l'armistice et ne se rendront que plusieurs jours après.

La liste est encore longue. On est bien loin des épisodes de la 7^e *compagnie*, comédie burlesque, hélas symbolique pour beaucoup de Français de l'attitude des armées et du peuple pendant cette campagne.

¹ Article écrit en 2010 et paru dans le n° 87 (été 2010) de la revue *ENGAGEMENT* de l'ASAF.

² Pertes militaires incluant les FFI ; à titre de comparaison, les pertes militaires américaines de 1941 à 1945 se montent à 300 000 tués ou disparus.

Les remparts de la Manche, de l'Atlantique et de la plaine russe

Alors, à quand un président de la République à Stonne, à Reims ou sur l'Aisne où la division de Lattre fut vaincue, faisant 2 000 prisonniers ? À quand un discours nous rappelant, comme le général de Gaulle l'avait fait en son temps, que la France est tombée à l'avant-garde de la défense de la liberté. Après tout, nous fûmes le premier pays, avec la Grande-Bretagne tardivement ralliée à notre politique de fermeté, à dire « *Non* » à Hitler tout en étant en première ligne avec seulement 300 km de « profondeur stratégique » avant Paris. L'emploi des forces fut certes inadapté à une nouvelle guerre initiée par les forces nazies.

Cependant, en dépit des déficiences, il serait plus juste d'affirmer que l'Allemagne avait une guerre d'avance plutôt que la France une guerre de retard. La nuance n'est pas mince car toutes les autres grandes puissances militaires de l'époque avaient la même conception d'emploi des blindés et de l'aviation. Elles ont donc appris « en marchant », grâce aux remparts constitués par la Manche, l'Atlantique ou l'immensité du territoire russe.

L'armée française de la victoire

Fin 1944, les armées françaises représentent ainsi 500 000 hommes au combat. Ils seront un million, essentiellement volontaires³, sous les armes au cœur de l'Allemagne en mai 1945. Loin d'être une défaite d'un peuple et d'une civilisation, le printemps 1940 fut essentiellement une défaite de la pensée militaire et une défaite de la volonté de la majorité des dirigeants, en uniforme ou non.

Au-delà de la vérité historique, l'enjeu est donc de taille car un pays qui doute ne peut affronter l'avenir et ses défis avec toutes les chances de succès. Comme l'illustre l'évolution de la France en cinq ans de guerre, une détermination politique forte et cohérente peut renverser les situations les plus compromises

Patrice HUIBAN

(article paru dans la revue de l'ASAF en 2010)

[Retour au sommaire](#)

³ À l'exception notable des citoyens français d'Afrique du Nord, pour lesquels une mobilisation générale a été décrétée en 1943. Elle a été encore plus large qu'en 1914 en concernant les hommes appelés ou amenés à être appelés sous les drapeaux de 1924 à 1944.

Les combats de mai-juin 1940 à la frontière, en Belgique, sur la ligne Maginot et dans les Alpes

L'assaut allemand à l'Ouest relève, au niveau stratégique, d'un coup de poker. Faire traverser aux unités blindées et motorisées la région difficile des Ardennes belges et luxembourgeoises supposait une grande passivité de la part des Alliés, ce que les faits justifieront malheureusement. Ensuite, surpris par le succès de la percée de Sedan, obtenu notamment grâce à l'audace du général Guderian, lui-même à la tête d'un puissant corps motorisé (trois divisions blindées, 1 000 chars), le haut-commandement allemand hésitera entre laisser les divisions blindées foncer à toute allure vers la Somme, mais totalement découvertes sur leurs flancs, ou les arrêter pour procéder à un réaligement des unités. Pour sortir de cette crise, le général Guderian pèsera de tout son poids, menaçant même de démissionner, pour conserver leur rythme aux opérations. Parvenant à l'arraché à avoir gain de cause, il assurera ainsi le succès allemand de la campagne de France.

Après avoir pris Boulogne, puis Calais, les Allemands acculent Français et Britanniques sur la côte, de part et d'autre de Dunkerque. Grâce au sacrifice de troupes françaises, la *Royal Navy* parvient à évacuer 330 000 hommes encerclés (190 000 Britanniques, 130 000 Français et 10 000 Belges) mais tout le matériel reste sur les plages. Redirigés sur la France, ces Français reprendront le combat. Le 4 juin, la poche de Dunkerque est liquidée. La deuxième phase de la bataille de France commence. Le général Weygand, qui a succédé le 19 mai au général Gamelin, reconstitue un front qui s'appuie sur les cours de la Somme et de l'Aisne et sur la ligne *Maginot*. Le 5 juin au matin, les armées allemandes entreprennent de percer ce front sur la Somme. Bien que considérablement amoindrie, l'armée française, qui s'est ressaisie, se défend avec opiniâtreté. On voit la 4^e DCR du colonel de Gaulle, engagée contre la tête de pont allemande d'Abbeville, faire reculer l'ennemi sans pouvoir cependant lui faire retraverser le fleuve. Devant la supériorité allemande, le front cède progressivement ; l'aile droite française se replie derrière la Seine. Paris est déclarée ville ouverte le 10 juin, alors que le gouvernement s'est replié à Bordeaux. Quatre jours plus tard, les Allemands font leur entrée dans la capitale. Dès lors, la défense française s'effondre, les divisions allemandes s'enfoncent profondément en territoire français. En fonçant vers les Vosges, elles prennent à revers la ligne *Maginot* qu'elles n'ont pu percer. À Saumur, les cadets de l'École de cavalerie, avec diverses unités, défendent la Loire avec panache.

Simultanément, une autre bataille se déroule le long des Alpes, à partir du 21 juin, après que l'Italie a déclaré la guerre à la France le 10. Partout les troupes italiennes sont tenues en échec par l'armée des Alpes du général Olry. Lorsque les Allemands se présentent devant Grenoble, le 23, pour la prendre à revers, elle leur inflige des pertes élevées à Voreppe. Il n'en demeure pas moins qu'en six semaines la défaite française est consommée ; près de 100 000 morts, près de deux millions de prisonniers, bilan d'un désastre dont l'Histoire de France ne connaît pas de précédent. Un armistice est signé avec le vainqueur le 22 juin. Il entre en vigueur le 24 après sa signature la veille par l'Italie. Partout où il a été commandé, le soldat français s'est remarquablement bien battu. Loin d'être une promenade militaire, la campagne de France a en effet coûté aux armées allemandes plus de 40 000 morts et la moitié de leurs chars a été détruite ou mise hors de combat. Par ailleurs, de septembre 1939 à juin 1940, la *Luftwaffe* a perdu près

d'un millier d'avions. Ces pertes démontrent que l'armée de 40, bien que défaite, s'est plus qu'honorablement comportée.

Colonel (er) Henri ORTHOLAN
Docteur en Histoire

[Retour au sommaire](#)

Stonne et Montcornet, Les chars français dans la bataille

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min10

Mis à jour 28 mai 2020

Le 10 mai 1940, les troupes allemandes pénètrent aux Pays-Bas, au Luxembourg et en Belgique. Conformément au plan établi, la première armée française se porte à leur rencontre, tombant ainsi dans le piège allemand. Le 13 mai, l'ennemi perce la ligne de front à Sedan et avance vers Paris. À Stonne le 15 mai et à Montcornet le 17 mai, notamment, des contre-offensives sont alors menées pour tenter de l'arrêter.

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



Pas à l'abri derrière la ligne Maginot

Dès 1925, le gouvernement français décide l'édification d'un « système continu de régions fortifiées » le long de sa frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie.

La France est consciente du caractère fragile des **garanties du Traité de Versailles**. Le 14 janvier 1930, la Loi-programme pour la défense des frontières terrestres, proposée par André Maginot, ministre de la Guerre, est votée. Un budget de 2,9 milliards de francs est accordé pour la construction, en cinq ans,

Page 6 sur 13

Dossier « 1940 » réalisé par l'ASAF

Juin 2020

<https://www.asafrance.fr>

d'une nouvelle ligne de défense fortifiée, quasi-continue, qui portera bientôt son nom : la « **ligne Maginot** ». **La muraille reste inachevée**, avant le déclenchement de la guerre, notamment dans le secteur de Stonne. Malgré la défaite, la ligne Maginot constitue un ouvrage technique innovant.

Surtout, les soldats s'y battent et résistent courageusement. En mai, à la Ferté (Villy-la-Ferté), une garnison entière se sacrifie pour défendre la forteresse. En juin, les forts de Schoenenbourg et du Hochwald, malgré les tirs de canons ennemis, empêchent les troupes allemandes de franchir la ligne Maginot en Alsace. Une fois l'Armistice signé, le 22 juin 1940, les 25 000 hommes qui y étaient affectés continuent de combattre jusqu'à ce qu'un ordre du Grand Quartier général les contraigne à déposer les armes.

Au-delà des défaites, des soldats héroïques

Plusieurs commandants d'unité se sont particulièrement distingués durant les combats de mai 1940. Parmi eux, le capitaine Pierre Billotte. Entré à l'École supérieure de Guerre en 1934, à 28 ans seulement, il rejoint l'état-major en tant que stagiaire avant d'être affecté au Grand Quartier général, après la déclaration de guerre.

En 1940, le capitaine Billotte est envoyé au 41^e bataillon de chars de combat, dont il assure le commandement pendant la campagne de France. Le 16 mai, dans les Ardennes, l'officier se distingue à Stonne. Lancé à l'assaut du village, il **détruit au canon, à lui seul, une colonne de blindés allemands (13, au total)**. Son char B1 bis essuie 140 impacts, mais le blindage résiste ! Son parcours extraordinaire ne s'arrête pas là... Le 12 juin, le capitaine Billotte est blessé à Mourmelon et fait prisonnier. Après quelques tentatives, il parvient à s'évader et à gagner l'Union soviétique, où il est interné dans un camp de prisonniers au sud de Moscou. Libéré au moment de l'invasion allemande de l'URSS, il devient le représentant de la France libre à Moscou avant de parvenir à rejoindre l'Angleterre.

Devenu chef d'état-major du général de Gaulle en 1942, il est nommé commandant en second de la 2^e division blindée du général Leclerc en 1944, débarque en Normandie en juin et participe activement à la Libération de Paris en août. Le 11 novembre 1944, à Paris, le général de Gaulle lui remet la Croix de la Libération. Du début à la fin de la guerre, l'exemple de Pierre Billotte témoigne de la **combativité des soldats français et de leur bravoure**.

Les chars français dans la bataille...

En mai 1940, les Allemands ne sont pas les seuls à mettre en application les nouvelles doctrines d'emploi de l'arme blindée. Là où les Français l'ont fait, ils ont pu ralentir la progression ennemie. Les combats alors menés ont démontré la qualité des armements et des équipages français. C'est le cas à Stonne, où les pertes allemandes, matérielles et humaines, ont été importantes. En effet, les chars français B1 bis, notamment, sont plus puissants que les blindés allemands. Mais ils sont aussi plus lourds, donc moins rapides et moins économes en carburant.

Le 17 mai, à Montcornet, le colonel de Gaulle a pu appliquer les principes exposés dans son livre *Vers l'armée de métier*. Dans cet ouvrage, il militait pour l'organisation de grandes unités de chars au sein de l'armée française, et contre leur éparpillement entre plusieurs petites unités.

Lors de la bataille de Montcornet, l'officier a commandé la 4^e division cuirassée de réserve. Malgré le manque de formation des équipages, la défaillance des liaisons radio ou le manque d'infanterie, **la 4^e DCR du colonel de Gaulle a renoué avec l'offensive et rempli sa mission. En retardant l'ennemi**, elle a donné à la 6^e armée le temps nécessaire à son déploiement dans l'Aisne.

[Retour au sommaire](#)

Narvik, La victoire oubliée

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICOd

Durée du documentaire : 02min23

Mis à jour 30 mai 2020

Le 9 avril 1940, les troupes allemandes envahissent le Danemark et la Norvège. Elles s'emparent d'Oslo, la capitale, et d'autres grands ports, dont Narvik et son fjord. Ce site est stratégique : c'est par là que transite le minerai qui approvisionne l'industrie de guerre allemande. Les Alliés, qui étudiaient déjà en 1939 l'idée de couper cette « route du fer » à l'ennemi, lancent leur contre-attaque. Une campagne âpre et difficile.

[Pour visionner le documentaire, cliquez sur le visuel ci-dessous.](#)



Au Grand nord, la « route du fer » tant convoitée

Pour le Troisième Reich, quel peut bien être l'enjeu de Narvik, petite ville de Norvège située à 1 000 kilomètres de la capitale, Oslo ? Ses fjords, qui offrent un accès direct à la mer de Norvège

Page 8 sur 13

Dossier « 1940 » réalisé par l'ASAF

Juin 2020

<https://www.asafrance.fr>

et restent praticables en hiver, peuvent accueillir et cacher sa flotte. Mais Narvik, c'est aussi et surtout le **point de transit privilégié du minerai de fer, dont a tant besoin l'industrie de guerre allemande**. Extrait dans le nord de la Suède, dans les mines de Kiruna, il est acheminé en train jusqu'au port de Narvik : c'est la fameuse « route du fer ». Cette matière première est vitale pour l'Allemagne. Ses usines en consomment d'importantes quantités pour répondre aux besoins de la Wehrmacht, de la Kriegsmarine et de la Luftwaffe.

Français, Britanniques et Polonais le savent. Dès l'hiver 1939, après l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique, un premier plan pour couper cette voie est envisagé sans être appliqué. L'offensive allemande du 9 avril 1940 change la donne, la Wehrmacht envahit le Danemark et la Norvège pour occuper les principaux ports de ces pays et sécuriser ses voies d'approvisionnement en fer. Immédiatement, un corps expéditionnaire allié, composé de troupes françaises, britanniques et polonaises, se dirige vers Narvik pour contre-attaquer.

Un défi inédit pour le soutien militaire

Le corps expéditionnaire français envoyé combattre en Norvège est en grande partie constitué de [troupes de montagne](#), rodées par l'expérience acquise dans les Alpes et placées sous le commandement d'un spécialiste de la guerre en milieu montagneux, [le général Béthouart](#), ancien chef de corps du 24^e bataillon de chasseurs alpins (24^e BCA).

La campagne de Norvège se révélera pourtant âpre et difficile pour les soldats. En effet, la ville de Narvik est encadrée de montagnes. Le terrain est extrêmement difficile, très accidenté. Entre avril et mai, mois de la bataille, le climat arctique est toujours hostile, les températures sont extrêmement basses.

Les combats se déroulent en deux temps : d'abord en mer du 9 au 13 avril, puis sur le sol norvégien du 10 mai au 8 juin 1940. Près de 35 000 hommes sont engagés. Victoire militaire, la bataille de Narvik constitue le **premier succès allié et la première opération de débarquement de la Seconde Guerre mondiale**. Mais ce succès tactique est éphémère. Les positions conquises aux troupes allemandes doivent être abandonnées dans la foulée, en raison de la dégradation de la situation militaire en France. En évacuant Narvik, le général Béthouart dira : « *C'est la mort dans l'âme que je quitte la Norvège. Je laisse sur votre sol ce que j'ai de plus précieux, mes morts ; je vous les confie comme un gage d'inaltérable amitié de la France pour la Norvège qui redeviendra libre.* »

Exploit tactique pour le corps expéditionnaire, la bataille de Narvik sera aussi **une opération inédite et complexe pour le soutien logistique**. À court préavis, il est demandé à l'intendance de concevoir, tester et commander un large éventail de nouveaux équipements adaptés aux très basses températures : pour tous ces soldats qui seront engagés sans délai et dans des conditions très hostiles, il convient de renouveler, moderniser et compléter le matériel individuel et collectif réservé jusqu'alors aux chasseurs alpins.

Là où s'illustre la 13^e demi-brigade de marche de la Légion étrangère

La 13^e demi-brigade de marche de la Légion étrangère (13^e DBMLE) est créée en 1940 dans le cadre du corps expéditionnaire franco-britannique, mis sur pied après l'invasion de la Finlande par l'Union soviétique. En mars 1940, un armistice signé entre les deux pays rend caduque une intervention alliée.

C'est à Narvik, contre l'Allemagne, que la 13^e DBMLE va s'illustrer. Placée sous le commandement du [lieutenant-colonel Magrin-Vernerey \(dit « Monclar »](#), pseudonyme qu'il prendra en juin 1940 lors de son ralliement à la France libre), elle compte parmi ses officiers plusieurs futurs Compagnons de la Libération, dont les capitaines [Pierre Koenig](#) et [Jacques Paris de la Bollardière](#). Après avoir brillamment combattu en Norvège, la 13^e DBMLE gagne Brest, avant d'être évacuée vers l'Ecosse le 21 juin 1940. Une partie des légionnaires, soit environ 900 hommes sur 1600, répondant à l'Appel du général de Gaulle, choisit de rester en Grande-Bretagne et de rejoindre les Forces Françaises Libres (FFL). Ils forment alors la 14^e DBMLE, tandis que le reste de l'effectif de la 13^e DBMLE choisit d'être rapatrié au Maroc. Après la dissolution de la demi-brigade d'Afrique du Nord en novembre 1940, les troupes restées en Angleterre prendront le nom de [13^e demi-brigade de Légion étrangère \(13^e DBLE\)](#). La « 13 » participera, en tant que telle ou sous forme de bataillons, à un grand nombre de combats de la Seconde Guerre mondiale dont l'héroïque bataille de Bir Hakeim.

[Retour au sommaire](#)

Dunkerque, sortir du piège

Documentaire réalisé par le ministère des Armées / DICO

Durée du documentaire : 02min05

Mis à jour 09 juin 2020

Neuf jours. Du 26 mai au 4 juin 1940, s'est déroulée la plus incroyable des opérations de sauvetage du siècle dernier à Dunkerque. Son nom : l'opération « Dynamo ». Alors que les soldats alliés (canadiens, belges, britanniques et français) se retrouvent sous le feu de l'armée allemande, la Royal Navy envoie ses hommes à la rescousse. Au même moment, Hitler hésite et laisse une ouverture : craignant une contre-attaque sur son flanc, un ordre de Gerd von Rundstedt, un des chefs de l'armée allemande, interrompt la progression ennemie. Une décision qui laissera le temps aux Alliés d'organiser leur défense.



Tous les moyens sont bons

Alors que la percée allemande de Sedan coupe de leurs arrières la première armée française et le corps expéditionnaire britannique aventurés en Belgique après le 10 mai, la mer apparaît comme la seule issue. Dès le 26 mai, le cabinet de guerre britannique organise l'évacuation de ses troupes :

« En de telles conditions, une seule issue vous reste : vous frayer un chemin vers l'Ouest où toutes les plages et les ports situés à l'Est de Gravelines seront utilisés pour l'embarquement. La Marine vous fournira une flotte de navires et de petits bateaux, la Royal Air Force vous apportera un soutien total. »

[L'opération Dynamo](#) est lancée. Trente-neuf destroyers, accompagnés de dragueurs de mines et d'autres bâtiments de guerre prennent le large afin de traverser les soixante kilomètres qui séparent Douvres de Dunkerque. Une fois arrivée près des côtes de Dunkerque, la « *home fleet* » (nom traditionnel de la Marine de guerre britannique) est bloquée en haute mer. Les « *little ships* » (petits bateaux) prennent alors le relais. Ces petits navires de plaisance, canots de sauvetage, chalutiers, remorqueurs et mêmes des yachts privés, au nombre de 370, assurent alors le transbordement des troupes entre les plages dunkerquoises et les navires de haute mer.

Le sacrifice de l'armée française

Le sauvetage des soldats restés coincés dans la nasse de Dunkerque est aussi dû au sacrifice héroïque de l'armée française du général Fagalde. Pendant l'évacuation, près de 30 000 soldats français ont opposé une résistance acharnée face aux 160 000 militaires allemands, au prix de très lourdes pertes.

« Nous, Français, sommes liés à une mission impérative qui est de résister jusqu'à la mort pour sauver tout le personnel possible de la tête de pont de Dunkerque. Tant que ce but n'aura pas été atteint, nous resterons sur place », déclare alors le vice-amiral français Abrial, commandant les troupes françaises engagées au Nord.

On se souvient du 225^e régiment d'infanterie française, chargé de défendre le secteur ouest, qui affrontait à un contre dix les armées du général von Rundstedt. On se souvient aussi de la 12^e division d'infanterie motorisée, dont le poste de commandement était placé au fort des Dunes, qui protégeait le rembarquement des troupes françaises, britanniques et belges de l'avancée allemande. En infériorité numérique extrême et en manque d'armes lourdes, 35 000 soldats ont été faits prisonniers, et de nombreux autres y ont laissé leur vie. Quelques 200 soldats reposent aujourd'hui dans le cimetière militaire de Leffrinckoucke, au pied du fort.

85% des hommes et une partie du matériel sauvés

Le 4 juin 1940, après neuf jours d'opération, le dernier navire britannique, le *Shikari*, quitte Dunkerque avec, à son bord, les derniers soldats bloqués sur les plages. Sept heures plus tard, après que toute résistance ait cessé, Dunkerque tombe.

[L'armée britannique laissera à Dunkerque](#) 70 000 tonnes de munitions, 150 000 tonnes de carburants, 85 000 véhicules, 2 500 canons et 380 000 tonnes d'approvisionnement. Sur les 848 bateaux réquisitionnés pour l'opération, 235 se sont retrouvés au fond de l'océan, coulés par

des torpilles de sous-marins ou des bombardiers allemands, tuant environ 5 000 soldats, selon l'historien dunkerquois Patrick Oddone.

En évitant l'anéantissement de leurs forces, les Britanniques se sont donnés les moyens de rester dans la guerre, et les soldats sauvés ont continué la lutte sur les différents terrains d'opération de la seconde guerre mondiale. Du côté des Français, les évacués seront rapatriés en France dans les jours suivants afin de reprendre le combat. En dépit des mots de Churchill prononcés devant la chambre des Communes, quelques jours après la fin du sauvetage : « *Les guerres ne se gagnent pas en évacuant* », l'opération Dynamo fut, au final, considérée comme un succès.

[Retour au sommaire](#)